COMMENT NOUS CONNAISSONS-NOUS EN COMMUNAUTE ?

Nous savons nos noms, prénoms, et quelques dates que nous fêtons régulièrement dans l'année, ou au cours des "jubilés". Parfois nous connaissons les familles de nos confrères, leur pays d'origine… Mais à part cela ?

Si nous demeurons longuement avec les mêmes confrères dans la même communauté, les conversations nous donnent quelques éléments, en pointillé, sur le style de vie de leur famille, ses convictions, sa manière d'éduquer, l'ambiance. Quelques anecdotes circulent aussi sur les uns ou les autres, avec plus ou moins de bienveillance ou de malice. Chacun traîne sa "réputation", les jugements sur son caractère, quelques souvenirs d'échecs ou de réussites…

Au moment du décès, la liturgie de l'à-Dieu nous fait dire: « *Pensons à ce que notre frère a été pour nous, à ce qu'il a été pour Dieu* ». Quelques souvenirs furtifs nous parviennent bien à la tête. Mais, même à ce moment là, atteignons-nous le cœur du "fils de Dieu " qu'a été notre frère ?

Les instituts de formation d'avant le Concile Vatican II (postulats, noviciats, scolasticats) recommandaient de ne jamais parler de soi, encore moins de sa famille. L'entrée au noviciat était une sorte de recommencement absolu. Cette formation initiale, le style de vie concrète qu'elle a générée, les habitudes qu'elle a forgées, ont rendus les frères de ces temps plus que discrets sur eux-mêmes, leur origine, leur travail antérieur. Souvent, ils ont eux-mêmes oublié purement et simplement tous ces détails.

La génération plus neuve est davantage soucieuse de "reconnaissance", et cela passe par la "connaissance". Cette nouvelle génération bavarde davantage sur elle-même, participe mieux aux événements familiaux des confrères. Ces événements sont d'ailleurs signalés, au moins pour l'essentiel, dans les" nouvelles" des diverses Provinces ou Unités.

Peut-on dire pour autant que les jeunes se connaissent mieux entre eux que les anciens? Je n'en suis pas sûr. Ils se connaissent autrement, certes; ils ont plus d'éléments concrets à leur disposition. Mais je pense que pour la connaissance profonde, qui va au cœur de l'être, - et cela malgré les longues conversations et échanges – ils ne sont pas mieux lotis que leurs confrères plus anciens.

***

Un thème lancinant et ancien est repris périodiquement, tantôt avec nostalgie, tantôt sur un ton revendicatif et dénonciateur: on demande des échanges plus profonds, plus vrais. On déplore que les conversations des repas demeurent superficielles, ne fassent qu'égratigner la surface, s'évadent dans des sujets extérieurs qui ne percent pas la carapace d'un chacun.

On retrouve cette même revendication dans les ménages, au sein des couples, même les plus unis. Signe qu'il s'agit là d'une donnée profonde de l'être humain.

Quelle est cette donnée qui nous empêche de livrer facilement le plus intime de notre être? Les revendicatif parleront de difficulté de communication et auront tendance à condamner les confrères à qui répugne viscéralement le registre des confidences. Les plus réfléchis sont davantage conscient de l'universalité de cette difficulté. Il y reconnaissent le respect sacré de la propre intimité d'un chacun. Lorsque nous préparons des jeunes au mariage, nous les mettons souvent en garde contre la recherche du « fusionnel », l'irréalisme de la transparence totale. Nous les invitons à cultiver le respect du jardin secret de la personne.

Ce qui n'est pas souhaitable dans une vie de couple ne l'est pas davantage dans l'existence concrète d'une communauté. Nous constatons que les plus demandeurs de l'expression intime des autres sont souvent les plus "cachottiers" sur leur propre être, bottant en touche par des confidences superficielles qui ne révèlent rien du fond de leur cœur.

***

Alors, sommes-nous condamnés à coexister sans rien pressentir des richesses profondes de nos frères? Cette connaissance nous permettrait pourtant de les estimer avec justesse et justice par-delà les vicissitudes des incidents quotidiens et les scories de la mémoire ?

Deux expériences m'ont prouvé qu'il existe des occasions de nous révéler les uns les autres, sans exhibitionnisme. Elles m'ont beaucoup marqué.

La première de ces expériences se situe vers 1978. Je participais à une retraite à Troussure, au nord de Paris, avec le P. Caffarel [1]. Le soir, la trentaine de retraitants est réunie: un petit mot du P. Caffarel, puis chacun se présente succinctement : marié, 3 enfants, ingénieur, célibataire, sans emploi, bénévole pour la catéchèse… etc. Puis c'est le grand silence pendant une semaine.

Et pourtant ! A la conclusion de la retraite, nouvelle réunion avant la séparation. C'est fou comme on se connaît beaucoup mieux qu'à notre arrivée. On sent même des affinités avec tel ou tel, une sorte d'accord du cœur. Comment cela s'est-il produit ?

A vivre ensemble pendant une semaine, au milieu d' "inconnus", chacun a la possibilité d'être lui-même. Il n'est pas encore catalogué ; on ne lui attribue pas d'avance un rôle auquel il aurait à se conformer. Il est libéré de l'image qu'il doit donner de lui ; il est libéré du jugement implicite des autres.

Chacun est venu pour une "retraite", pour une expérience spirituelle, pour une rencontre avec Dieu. Une conscience forte du regard de Dieu délivre de la pression du regard des autres. Chacun peut exprimer sa recherche sans se censurer : promenade solitaire, longue oraison à l'église, posture de prière spontanée : à genoux, les bras tendus ou en croix, prosterné à terre… Le corps peut parler son langage.

La liturgie elle-même donne la parole au peuple chrétien, dans la prière universelle de la messe ou de l'office, dans l'action de grâces après la communion. Ce que chacun dit alors est réellement l'expression du désir intime du cœur. Au contraire de ces prières d'intercession de laudes ou de vêpres que certains bavards impénitents détournent à leur profit pour faire la

[1] Le P. Caffarel fut un pionnier de la redécouverte de la spiritualité du mariage par les couples chrétiens, fondateur des Equipes Notre Dame, et vulgarisateur d'une vie d'oraison profonde aussi bien pour laïques que religieux et prêtres

morale à leurs frères, ou leur offrir une information dont ils sont secrètement fiers d'avoir la primeur – alors qu'elle aurait bien pu attendre le repas qui suit.

Le retraitant, avec ses yeux et ses oreilles, est dans le silence, c'est à dire dans la réceptivité la plus profonde. Les mots exprimés par un frère lui parlent alors avec éloquence. Une attitude, un mot, surpris à la dérobée, tressent petit à petit un portrait de l'autre qui va bien au delà des apparences.

Retenons ceci de cette expérience: pour se dire, les mots ne sont pas le meilleur instrument. Le vrai langage est celui de tout l'être. Pour l'entendre, il ne suffit pas de n'être pas sourd et de connaître la langue de l'interlocuteur. Il faut être devenu "écoute", accordé au cœur de Dieu. Ce n'est pas par des "échanges", fussent-ils spirituels, qu'on se livre et se découvre. Une intense vie de prière et de silence en communauté y arrive mieux que les mots.

***

L'autre expérience remonte aux années quatre vingt. Membre alors de la communauté de Grand Lebrun à Bordeaux, nous accueillons notre Supérieur général et son équipe, en visite.

Qu'attend-on d'un Supérieur qui vient de faire le tour du monde ? Evidemment qu'il nous parle de la Société de Marie dans les autres continents.

Surprise : le P. Tutas nous demande d'installer nos chaises en rond. Lui-même s'inscrit dans le cercle. Ce changement de mobilier ne nous interloque encore pas trop.

Ce qui suit nous interroge davantage: *« Maintenant, chacun de vous va réfléchir pour faire remonter dans sa mémoire trois événements de sa vie qu'il considère vraiment comme des grâces de Dieu qui l'ont changé.* »

Un silence impressionnant, peut-être un peu inquiet. Au bout de quelques minutes : « *Maintenant, racontez simplement ces événements à vos frères.* »

Et le plus courageux de se lancer. Les "évènements" ne sont pas nécessairement des actes importants du point de vue historique. Ce sont au contraire de tout petits souvenirs de l'enfance, de l'école, simplement vécus au plus intime du cœur. Peut-être n'avaient-ils jamais été dits auparavant. Peut-être même, la personne ne les avait jamais évoqués dans sa mémoire et sa pensée. Et pourtant, ils étaient bien là, au fond du cœur, et ils avaient contribué à construire l'être spirituel du religieux.

Chacun parle à son tour. Nul n'interrompt, pas plus la parole que le silence. Un tel que l'on sait tellement réservé sur lui-même, que va-t-il bien dire? Et le miracle arrive: lui aussi sait dire trois choses que nul de nous ne connaissait, qui le révèlent sous un autre jour, plus profond, plus riche – beaucoup plus profond et beaucoup plus riche – que nous ne le soupçonnions.

Je n'ai plus mémoire des trois évènements que j'ai rappelés à mon souvenir, sinon ce petit fait que je cite à titre d'exemple.

Je devais avoir 9/10 ans. Je venais d'intégrer l'Ecole Saint Charles du Val d'Ajol, en cours d'année. Je me trouvais dans la classe de Monsieur Henri Rey, un confrère marianiste décédé d'un cancer à Colmar en 1958. Il faisait sans doute le samedi ce que j'ai découvert beaucoup plus tard être le "quart d'heure marial" recommandé aux marianistes qui enseignaient alors en primaire. Monsieur Rey nous a parlé de Sainte Thérèse, celle de Lisieux, la Petite Thérèse. Ce qu'il nous en a dit? Je ne sais. J'en ai retenu qu'un jour elle offrait tous les battements de son cœur en l'honneur de Dieu. Alors pendant des mois, peut-être des

années, le petit bonhomme que j'étais, au fond de son lit au moment de s'endormir, se livrait à des calculs savants: « *Mon Dieu* – on ne le tutoyait pas à l'époque – *faites que chaque fois que je respire, ce soit un "Notre Père"… Faites que chaque fois que mon cœur bat, ce soit un "Je Vous salue Marie"… La moitié des Notre Père, c'est pour papa, maman, une moitié du reste pour mes frères, l'autre moitié pour ma sœur…* » Suivait toute une kyrielle d'intentions et de savants découpages pour les "Je Vous salue Marie"… Et chaque soir cela recommençait. Et c'est ainsi qu'un "frère de Marie", avec ce tout petit "quart d'heure marial" – dont je n'ai retenu que celui-là – m'apprit l'essentiel de la prière.

Chacun des confrères s'est livré devant la communauté, sans exhibitionnisme, dans une grande simplicité. Sans discussion non plus, et à distance cela me semble essentiel. Il n'y avait de la part des autres qu'écoute, jamais intervention, ni contestation, ni réponse. Pas même demande d'éclaircissement ou de précisions. Sans bavardage, un vrai dialogue authentique, une parole qui "révèle".

***

Que conclure de ces expériences?

La connaissance entre frères en communauté – comme en couple– se réalise dans des moments de grâce particuliers et rares. La vie commune ordinaire ne peut se cantonner tous les jours dans ce registre. Il serait vain, enfantin, et probablement dangereux de le rêver, encore moins de le souhaiter. La vie ordinaire, dans ses rencontre au cours des repas ou des conversations, se joue sur un autre mode, plus superficiel, plus détendu, plus naturel en un certain sens. Nous avons besoin de cette apparente superficialité, si nous voulons que nos rencontres et nos repas soient détendus et "reposants".

A côté de ce train-train ordinaire, il existe de ces moments privilégiés, qui n'arriveront que de rares fois dans une vie de communauté. Mais ils illumineront ensuite le quotidien le plus trivial. A chacun d'y être attentif. A chacun, au gré de la grâce qui lui est faite, de faire naître un jour l'un de ces événements. Personne n'en parlera dans la suite, mais il aura, dans le secret, changé l'existence d'une communauté et de ses membres.

La vie intime chacun - en communauté comme en couple – est et doit rester un jardin secret. Il est indécent – et sans doute impossible – de la révéler. Mais de rares lueurs permettent aux autres - à l'autre – de la pressentir. Et ces lueurs fugitives suffisent à établir une communion entre les solitudes fondamentales de tout être sans jamais les violer.

© Mundo Marianista